

LA CAISSE AU TRESOR

Nous décidâmes de dormir encore cette nuit-là au moulin et nous passâmes la matinée suivante à fûreter un peu partout sans qu'il n'arrive rien de particulier. Même pas une petite visite de notre vagabond à la jambe de bois, ce que Bouboule trouva très décevant.

Vers midi, nous décidâmes de rentrer déjeuner chez nous et, quand nous revînmes au moulin l'après-midi, nous remarquâmes tout de suite que le vagabond avait profité de notre absence pour creuser de nouveaux trous dans la terre.

– Je crois que je vais me mettre aussi à creuser des trous un peu partout, déclara Bouboule.

– Pourquoi? lui demandai-je.

– Cet homme cherche quelque chose, c'est assez évident. Et ça doit être d'une certaine valeur à en juger du mal qu'il se donne. Je vais continuer à creuser là où il a arrêté et je vais bien voir ce que je trouverai.

—Eh bien, bon courage mon vieux! Moi, ça ne me dit rien. Par cette chaleur, je préfère aller à la piscine! annonça Olivier.

Ficelle et moi étions du même avis: il faisait beaucoup trop chaud pour entreprendre un tel travail. Après être allés chercher nos maillots de bain, nous nous retrouvâmes tous les trois à l'»Arche de Noé« qui devait nous servir de plongoir et nous passâmes tout l'après-midi à jouer dans l'eau. Vers le soir, chacun rentra chez soi.

Après le diner Bouboule arriva chez moi, la mine un peu déconfite.

—Alors, tu n'as pas trouvé les millions? lui demandai-je moqueur.

—Non, avoua-t-il, dépité, puis il se redressa: Mais je ne m'avoue pas vaincu pour autant. A partir d'aujourd'hui, je vais passer toutes les nuits au moulin. Le vagabond n'arrête pas de rôder dans les alentours et franchement, j'aimerais bien arriver à savoir pourquoi il creuse des trous partout. Je ne peux pas croire qu'il fasse ça seulement pour le plaisir.

—C'est bon. Moi aussi je l'aime, ce vieux moulin, et je vais venir dormir là-bas avec toi. Je pense qu'Olivier et Ficelle viendront aussi avec nous.

J'appelai les deux autres et nous nous retrouvâmes peu de temps après tous les quatre au moulin. La nuit était déjà tombée quand nous arrivâmes. Nous descendîmes le long de la berge et commençâmes par allumer un feu de camp.

Juste à ce moment-là, Fanni passa sur la route.
— Salut! nous cria-t-elle.

Accompagnée de son berger allemand, elle s'approcha de notre feu et s'assit à côté de nous.

Puis soudain, Fanni dit d'une voix très sérieuse:

— Je n'avais encore jamais rencontré des garçons comme vous. Je ne vous ai pas encore entendu dire le moindre gros mot et vous ne vous disputez pas non plus . . .

Ficelle lui répondit à voix basse:

— Tu sais, Fanni, c'est parce que nous sommes tous les quatre chrétiens. Ce n'est pas plus difficile que ça.

—Oui, Olivier m'avait déjà dit quelque chose dans ce genre-là, et ça avait éveillé ma curiosité. Je pensais que dans notre pays, tout le monde était chrétien.

—Ah! pas du tout, c'est là que tu te trompes, lui déclara Bouboule.

Ce fut Olivier qui continua:

— Tu vois, la première chose qu'il faut faire quand on veut devenir chrétien, c'est de reconnaître qu'on a fait des tas de choses qui ne sont pas bonnes. Par exemple mentir ou bien voler, en deux mots: Tout ce qui ne plaît certainement pas à Dieu.

—Je sais, vous m'avez déjà expliqué tout ça et, pour être franche, il faut bien que je reconnaisse que moi aussi j'ai péché un certain nombre de fois.

—Tu vois, avant que tu puisses entrer au ciel, il faut d'abord que tu te purifies de tout cela.

—Mais comment y arriver? Ce qui est fait est fait et on ne peut plus y revenir.

—C'est vrai, mais si tu franchis le pas décisif, tu

deviendras chrétienne, dis-je alors à mon tour.

—Et qu'est-ce que je dois faire pour cela? demanda Fanni tout doucement.

—Tu dois recevoir le Seigneur Jésus dans ton coeur et le reconnaître comme ton propre Sauveur. Il y a plus de 1900 ans, il est mort sur la croix. C'est Dieu qui l'a puni à notre place car il avait pris sur lui le poids de tous nos péchés. La seule chose qui nous reste à faire est de reconnaître l'immensité du cadeau que Jésus nous a fait là. Tu dois bien connaître le passage de l'Evangile de Jean chapitre 3 verset 16: Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.

—Je voudrais bien le recevoir dans mon coeur, dit Fanni à voix basse.

—Il faut que tu lui demandes de te sauver et c'est tout, répondit Bouboule, et il continua: Nous quatre, nous lui avons demandé la même chose. Le capitaine Dallet nous avait parlé de Jésus, de la façon dont il était mort puis ressuscité et il nous

avait dit qu'un jour il reviendrait.

Nous priâmes tous ensemble à haute voix avec Fanni. A la fin, des larmes coulaient sur son visage souriant. Nous, nous avions aussi les yeux baignés de larmes, mais aucun d'entre nous ne fit de remarque à ce sujet.

Sur le coup, nous n'avions ni les uns ni les autres envie de parler. Mais quelques minutes plus tard, nous entendîmes une voix d'homme derrière nous. Cette voix avait une intonation extrêmement triste.

—Si seulement j'avais accepté de recevoir le Seigneur Jésus dans mon coeur quand j'avais votre âge, disait la voix. Le vagabond à la jambe de bois prit place dans notre cercle.

—Je vous ai entendus parler. Oh! comme je regrette que personne ne m'ait parlé de Jésus Christ plus tôt. Ma vie est complètement fichue maintenant. J'ai causé du tort à de nombreuses personnes et les ai rendues malheureuses.

— Mais il n'est pas trop tard, Monsieur Chaudemont, lui répondit Olivier. A n'importe quel

moment, maintenant même si vous le voulez, vous pouvez prier le Seigneur Jésus de venir dans votre coeur et le recevoir. Il est votre Rédempteur.

—Maintenant? Oh non, il faut d'abord que je répare quelque chose.

—N'attendez donc pas davantage, faites-le maintenant, Monsieur Chaudemont! insista Olivier.

—Ne m'appellez pas comme ça, ce n'est pas mon vrai nom. Mais quand même, maintenant je ne peux pas, dit-il et il s'en alla.

Un instant après, il avait disparu dans l'obscurité et nous ne le revîmes plus de la soirée.

Fanni resta encore un peu avec nous, puis rentra chez elle. Nous restâmes encore un moment assis autour du feu puis, vers dix heures et demie, nous rentrâmes au moulin. Nous étions à la fois tristes et heureux. Heureux parce que Fanni avait franchi le pas décisif, et malheureux à cause de ce mystérieux vagabond. Nous priâmes encore pour lui avant de nous coucher.

Le lendemain matin, Bouboule décida de se remettre à creuser. Olivier et Ficelle rentrèrent pour aller raconter les derniers événements au capitaine et moi, je restai avec Bouboule pour l'aider.

Dans le courant de la matinée Fanni se joignit à nous et se mit elle aussi à creuser. Après avoir bêché pendant plus d'une heure sans succès, je déclarai :

– Dis donc, Bouboule, on ferait peut-être mieux de creuser un peu plus profond. S'il y avait eu quelque chose dans la terre à l'endroit où le vagabond a creusé, nous l'aurions trouvé sans aucun doute.

Il nous fallait donc reprendre notre travail à zéro.

Fanni avait maintenant la bêche dans les mains. Soudain, elle s'écria toute excitée :

– Je viens de tomber sur quelque chose de dur !

En moins de deux, Bouboule et moi étions à quatre pattes et nous grattions la terre de nos mains nues.

– C'est une caisse ! Elle est en métal ! m'écriai-je surpris.

– C'est formidable ! Peut-être qu'il y a des millions dedans ! s'exclama Bouboule.

Mais cela dura encore un bon moment avant que nous pûmes dégager la caisse. Finalement nous y arrivâmes quand même.

– Elle est toute rouillée, remarqua Bouboule en bougonnant.

– Viens, on va d'abord la sortir de là et la mettre en lieu sûr. Je ne sais pas ce que le vagabond ferait s'il arrivait maintenant et voyait ce que nous avons découvert, conseillai-je.

– Mais qu'est-ce qu'on va en faire ? demanda Fanni.

Nous nous mîmes à chercher un peu partout. Dans la remise, nous trouvâmes quelques vieux sacs dans le fond d'une charrette à bras.

– C'est une bonne cachette, déclara Bouboule et nous retournâmes à l'endroit où nous avions laissé la caisse. Mais le transport s'avéra plus difficile que nous l'avions pensé, car la caisse était

excessivement lourde. A nous trois, nous arrivions à peine à la traîner par terre. Arrivés à la charrette il nous fallut décupler toutes nos forces pour arriver à la hisser dedans. Cela fait, nous la couvrîmes avec les sacs et, juste au moment où Bouboule disait :

– Bien, comme ça . . . la charrette se mit à rouler. J'essayais de l'arrêter mais avant que je parvins à rassembler mes esprits, la charrette était déjà hors d'atteinte et dévalait de plus en plus vite la pente qui conduisait aux berges marécageuses de la rivière.

– C'est pas possible ! gémit Bouboule quand la charrette eut atteint l'eau et commença à s'y enfoncer.

A COUPS DE PIERRES

– Vite ! Il faut qu'on essaye de sortir la voiture de l'eau avant qu'elle ne s'enlise complètement, dis-je en dévalant la pente à toute allure.

– Non, attends un peu ! . . . Je crois qu'on ferait mieux de commencer par remblayer le trou dans lequel nous avons trouvé la caisse. Parce que si on le laisse comme ça, le premier venu verra que nous y avons trouvé quelque chose, me répliqua Bouboule.

Force m'était de reconnaître que son point de vue était meilleur que le mien. Nous remontâmes donc jusqu'à la remise et nous nous efforçâmes d'effacer nos traces le mieux possible. Cela ne nous prit pas trop de temps car Fanni nous aidait. Nous avions déjà rangé notre bêche et nous étions sur le point de retourner sur la berge de la rivière quand nous entendîmes Fanni crier :

– Bonjour Monsieur !

Je me retournai et reconnus le vagabond qui

nous regardait d'un air plutôt soupçonneux et assez malin.

– On vous voit rôder bien souvent autour du moulin ces derniers temps. Je pourrais même dire que je trouve ça un peu trop souvent. A chaque fois que je passe par ici, vous y êtes. Sa voix laissait transparaître son impatience.

Il resta toute la journée avec nous ce qui nous empêcha d'effectuer toute tentative de récupération. Nous ne pûmes même pas essayer de repérer l'emplacement de la charrette. Le vagabond mangea avec nous et il était d'une amabilité désarmante. Nous passâmes l'après-midi à rêvasser, assis sous un pommier. Nous ne tenions pas à nous éloigner car nous avions peur qu'il découvre la voiture avec la caisse.

Nos deux amis arrivèrent vers trois heures et nous eûmes la possibilité de leur communiquer la nouvelle sans que le vagabond ne s'en aperçoive. Ils étaient excités bien sûr, autant que nous, mais il n'était pas possible d'entreprendre quoi que ce soit.

En fin d'après-midi, Fanni fut obligée de rentrer chez elle. Ficelle et moi retournâmes en ville pour y faire quelques courses: Nous n'avions plus rien à manger. A notre retour, le vagabond était toujours là et nous l'invitâmes à partager notre repas. Nous nous installâmes autour du feu de bois dans le soleil couchant.

Bouboule en était arrivé au point où il ne pouvait plus retenir sa curiosité et il dit en s'adressant au vagabond:

– Vous nous avez déclaré que Chaudemont n'était pas votre vrai nom. Pourquoi est-ce que vous ne nous dites pas alors comment vous vous appelez véritablement?

Le regard légèrement déconcerté, il répondit:

– Tout ça n'a absolument aucune importance. Je pourrais aussi bien me promener sans nom. J'ai passé ma vie à errer de ville en ville. J'ai dormi dans des granges, sous des ponts, sous des arbres et dans des garages. J'ai mangé les plus infâmes restes de repas, et il m'est même souvent arrivé d'aller les chercher dans des poubelles. Mes vê-

tements ne sont que des haillons que les gens ont jetés parce que personne ne voulait plus les porter. J'ai mendié et j'ai aussi volé. Et si je suis seul maintenant, c'est de ma propre faute. Ma vie est foutue. Je n'ai jamais su me rendre utile. Ne me demandez pas mon nom!..Et si vraiment vous y tenez, appelez-moi comme vous voulez.

Bouboule dit:

– Monsieur Malavergne aimerait vous rencontrer.

– Je ne veux pas parler à monsieur Malavergne, répondit le vagabond d'une voix encore plus triste. Non, je ne le veux pas. Il faut que je quitte cette ville une fois de plus.

Mais pourquoi donc? demanda Olivier.

– On m'a dit que monsieur Malavergne avait réussi dans la vie. Dans ces conditions, je ne tiens pas à le rencontrer.

Ficelle se permit d'objecter:

– Il y a pourtant une chose qui saute aux yeux quand on fait votre connaissance: Vous avez les allures d'un vagabond, d'accord. Vous êtes ha-

billé comme un vagabond, c'est vrai; mais vous ne parlez pas comme un vagabond.

– La voix ne reflète pas toujours les états du coeur. Je suis un bon à rien. Il n'y a rien à y faire.

Bouboule prit la parole:

– Moi, je vous aime bien et mes amis aussi. Nous pensons beaucoup à vous. Mais je sais qu'il y a quelqu'un qui se soucie encore plus de vous et c'est Jésus Christ. Il vous aime et il aimerait que vous l'acceptiez en tant que Seigneur. C'est votre meilleur ami.

– Si vous m'aviez dit ça il y a cinquante ans, cela m'aurait certainement aidé. Mais maintenant il est trop tard. Ma vie est foutue.

– Mais il est justement mort pour les pécheurs, reprit Ficelle avec entêtement.

– Il aime les pécheurs, par conséquent il vous aime aussi, continuai-je.

La réponse du vagabond ressembla à une triste plainte:

– Vous êtes de bons garçons et je vous remercie de votre gentillesse. J'ai mal commencé ma vie.

Mais vous êtes trop jeunes, vous ne pouvez pas me comprendre. Sur ces mots il se leva et disparut dans l'obscurité.

—Qu'est-ce que vous en dites? demanda Ficelle. Vous croyez qu'on peut essayer maintenant de sortir la caisse?

—On va se mouiller, mais il fait doux ce soir, ce n'est pas trop grave . . . A mon avis, on devrait au moins essayer, répondit Olivier.

Nous allâmes chercher nos lampes de poche et nous dirigeâmes vers la rive. L'eau était si trouble que nous n'arrivions même pas à trouver les traces que la charrette avait dû y laisser.

Soudain Bouboule s'écria:

— C'est là, venez voir, c'est par ici qu'elle est passée! Et dans le faisceau du lumière de sa lampe, nous reconnûmes en effet des traces de roue.

—Je vais aller voir comment c'est là-dedans, déclara Ficelle et il pénétra dans l'eau. Il en ressortit peu après en s'ébrouant.

—Ouille ouille ouille! . . . Ça descend tout de suite à pic!

Il y retourna. Pendant cinq minutes il parcourut le bord de l'eau de long en large et il plongea plusieurs fois. Soudain il nous héla:

—Eh! les gars, regardez! Je suis debout sur la voiture. Et maintenant je suis sur la caisse. Elle est à une profondeur d'un mètre environ.

—Je me demande comment on va arriver à la sortir de là, dit Bouboule.

—On n'arrivera pas à la soulever, dis-je, mais dans quatre heures, c'est marée basse. L'eau aura alors baissé d'au moins un mètre, ce qui devrait simplifier considérablement notre travail. En attendant, nous devrions aller chercher des cordes solides en ville.

—C'est certainement la meilleure des choses à faire, acquiesça Olivier.

Ficelle et Bouboule retournèrent à la ville et revinrent peu après avec de grosses cordes.

Nous étions assis mi-éveillés, mi-somnolents autour du feu de camp et nous attendions que la marée ait atteint son point le plus bas. Quand le moment fut venu, nous retournâmes à la berge.

Ce fut toute une affaire . . . La caisse était si lourde que nous eûmes déjà toutes les peines du monde à faire passer les cordes en dessous. Mais enfin, nous y parvînmes quand même.

— Nous allons d'abord tirer la caisse jusqu'au bout, puis nous la ferons basculer, dit Olivier qui prenait les fonctions d'organisateur.

Nous étions bien d'accord, mais il nous fallait vaincre au moins deux mètres d'eau et de boue. Nous avions pensé faire basculer la caisse par dessus le bord de la charrette, puis la tirer tout simplement . . . Mais cela s'avéra être une grave erreur : La lourde caisse s'enlisa tout de suite dans le sol boueux et disparut presque complètement.

Sous le commandement d'Olivier, nous réunîmes toutes nos forces :

— Attention, oh hisse ! un, deux, trois, oh hisse !

Les dents serrées, nous tirions autant que nous le pouvions et progressions de quelques centimètres à chaque fois. Au bout d'une heure et demie d'efforts, nous étions arrivés à sortir la caisse de l'eau. Enfin elle était là, à sec sur la berge.

— Je n'en peux plus, soupira Bouboule.

— Encore un petit effort, Bouboule, lui dis-je.

— On ne peut pas laisser la caisse comme ça aux yeux et à la vue de tout le monde.

— Je ne sais pas comment on va s'y prendre pour remonter toute la pente avec la caisse, dit Olivier. Mais il faut à tout prix essayer d'y arriver.

Mais malgré toute notre bonne volonté, il n'y avait rien à faire : La caisse, maintenant remplie d'eau, était affreusement lourde.

— Ce qu'on est bête ! s'écria Ficelle. Ce n'est pas difficile. On n'a qu'à aller chercher une autre charrette à bras. On hisse la caisse dessus et il ne nous reste plus qu'à tirer la voiture jusqu'en haut. Cela devrait réduire considérablement l'effort à fournir.

— C'est une idée merveilleuse, déclara Olivier.

Ragaillardis par ce projet, nous partîmes chercher une charrette et, après avoir rassemblé nos dernières forces, nous parvînmes à mettre la caisse sur la voiture et à tirer le tout jusqu'au moulin. Nous déposâmes la caisse dans un des

coins du moulin puis nous rangeâmes la charrette dans la remise. Maintenant, il ne nous restait plus qu'à sortir la première charrette de l'eau et à la remettre à son tour là où nous l'avions trouvée.

—Je suis mort de fatigue, mais j'aimerais quand même bien savoir ce qu'il y a dans cette caisse. Venez, on va essayer de l'ouvrir, dit Olivier.

—Et comment! Je ne pourrai jamais m'endormir sans savoir ce qu'il y a dedans, répondit Bouboule en bâillant.

A l'aide de grosses pierres que nous avons trouvées dans la rivière, nous essayâmes de forcer la serrure.

—J'espère bien que notre vagabond ne va pas justement arriver maintenant, dit Bouboule.

Et vlan, et vlan, Olivier tapait contre la serrure avec acharnement. Soudain je vis que le couvercle s'était déplacé de quelques millimètres. Après un cri de gloire, nous nous remîmes au travail avec des forces décuplées.

— Ça y est! jubila Ficelle et mon excitation était si grande que je tremblais de tous mes membres.



Nous avons trouvé de grosses pierres dans la rivière et nous nous en servions pour frapper contre la serrure.

Nous soulevâmes le couvercle de la caisse et, à notre grande surprise, nous en découvrîmes une seconde. La deuxième caisse était également fermée à clef mais elle fut un peu moins difficile à ouvrir que la première.

Néanmoins, à force de frapper et de cogner, nous avions les mains toutes endolories et toutes meurtries. Je saignais même à plusieurs endroits. C'était vraiment un travail très dur.

— Il n'y a rien à faire, je n'abandonnerai pas, déclara Olivier. Même si je dois passer la nuit à taper contre cette serrure.

Et vlan, et vlan, sa pierre cognait à intervalles réguliers contre le vieux métal rouillé.

Olivier me passa la pierre, c'était maintenant à mon tour de taper.

Et vlan, et vlan, et vlan, toujours le même résonnement de la pierre contre le métal. Et soudain, le couvercle sauta d'un seul coup. Tremblants et jubilants, nous nous précipitâmes pour en examiner le contenu. Tout au-dessus il y avait un portefeuille en cuir. Nous le mîmes de côté et

éclairâmes l'intérieur de la caisse avec nos lampes.

Nous découvrîmes d'abord une paire de bougeoirs en or et en dessous, plusieurs petites caissettes.

— Dites donc, les gars, je crois bien que les bougeoirs sont en or massif ! Mon excitation était si grande que j'en avais le souffle coupé.

Ficelle s'empara d'une des caissettes et l'ouvrit.

— Regardez ! voilà des bagues . . . On dirait bien que ce sont des diamants !

Il y avait douze bagues dans la caissette. Elles étaient dans un état très poussiéreux, mais on voyait quand même qu'elles étaient précieuses.

Nous ouvrîmes les caissettes les unes après les autres. Elles contenaient toutes des bagues ornées de pierres différentes : des rubis, des topazes, des émeraudes et des diamants.

Tout au fond il y avait une caissette plus grande que les autres et celle-ci contenait de l'argenterie. Nous étions tous les quatre très excités.

— Le vagabond devait savoir qu'il y avait quelque chose de ce genre enterré ici. Sinon pourquoi

aurait-il creusé les environs comme ça, dit Boule.

—Venez, on va tout remettre dans la caisse et bien la cacher, conseilla Olivier. Demain, on ira raconter tout cela au capitaine Dallet et on verra bien ce qu'il nous conseillera de faire.

Après avoir caché la caisse le mieux possible, nous montâmes nous coucher au grenier. Ce que j'étais fatigué! Quelques minutes plus tard nous dormions tous à poings fermés.